

«Je me suis toujours senti de trop»: le racisme vécu par un Italien, voici 60 ans



•

VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

Le racisme ne date pas d'hier. Bien avant les musulmans et les Noirs, les immigrés italiens ont affronté le racisme. À Porrentruy, Vito Gigante, retraité de 69 ans, porte encore les traces des humiliations vécues dans l'enfance.

«**C'**est ça que tu dois raconter, les histoires de l'école, de l'armoire et du judo», interrompt soudainement Géraldine alors que son mari, Vito Gigante, déroule l'histoire de son père, arrivé en Suisse en 1960 de son village de Genzano di Lucania, dans le sud de l'Italie. «Ces histoires», ce sont d'invisibles blessures, qu'il porte encore comme d'indécollables sparadraps.

Novembre 1965, le jeune Vito rejoint son père en Suisse, du haut de ses 9 ans. «Le premier jour d'école, la maîtresse m'a fait asseoir tout derrière. Les élèves, qui me dévisageaient de la tête aux pieds, ne cessaient de se retourner vers moi. Comme si j'étais un extraterrestre, peut-être à cause de mon teint basané.»

«Un cornet pour tous. Sauf pour moi»

En décembre, alors que toute la classe répète les chants de Noël, l'enseignante installe Vito devant un livre de grammaire. «Le jour du concert, elle m'a dit, en italien, «Se vuoi, puoi venire»

(tu peux venir si tu veux). Et j'y suis allé, sans mes parents qui n'étaient pas invités. Tous les enfants se sont mis devant le tableau pour chanter. Leurs parents se sont assis sur les chaises et la maîtresse m'a installé derrière eux. Comme les adultes se retournaient vers moi, je suis allé rejoindre mes camarades devant le tableau. Certains me disaient: «Qu'est-ce que tu fais là? Retourne à ta place!» Je suis resté et j'ai chanté: à force de les avoir entendus, je savais tous les chants. À la fin du spectacle, la maîtresse a distribué un cornet de Saint-Nicolas à tous les élèves. Sauf à moi.»

Le retraité marque un silence, avant que sa femme, d'origine italienne comme lui, mais qui a été préservée du racisme pour être arrivée plus tardivement en 1979, ajoute: «Ces choses-là, il faut les dire. Il faut que ça sorte.» Encouragé, Vito poursuit: «Je suis resté en larmes. Je ne comprenais pas pourquoi elle m'avait complètement ignoré. Je me suis senti mis de côté.»

«Comme si je n'étais personne»

Les quelques copains qui l'invitent chez eux le font en cachette de leurs parents. «Une fois, une copine m'a vite caché sous le lit, une autre fois, un copain m'a vite caché dans l'armoire à l'arrivée des parents.» Vito, qui souhaite pratiquer le judo, renoncera vite: «Personne ne voulait combattre avec moi, c'était comme si j'avais la peste.» Et ce n'est pas mieux au foot: «Personne ne me passait la balle, on me traitait de «macaroni» et de «tchinc».» Une mise à l'écart qui le rend «malade», au point de supplier ses parents de rentrer en Italie: «Je me sentais personne.»

Lors de ces années 1960-1970, caractérisées par les initiatives Schwarzenbach contre la surpopulation étrangère, les immigrés italiens sont «mal vus, considère Vito, parfois traités comme de la m... Heureusement, il y avait aussi des gens formidables, parmi lesquels cette famille de Porrentruy qui a loué un appartement à mon père qui, à l'époque, dormait dans une chambre sans chauffage, ni salle de bains.»

Le paternel n'échappera pas aux insultes à caractère raciste. Le sang de ce colosse ne fait qu'un tour lorsqu'un homme le traite de «macaroni» à la caisse de la Migros: ni une, ni deux, il lui retourne une gifle. Et il collera le collègue d'usine, qui le qualifie de «sale Italien», contre une machine, non sans craindre de se faire expulser de Suisse.

Blessures réactivées

Plus mesuré que son père, le petit Vito encaisse en silence mais porte sur lui les stigmates du racisme. Des blessures invisibles récemment réactivées lors de deux épisodes malheureux qui ont profondément affecté le retraité. Il se souvient de cet incident, survenu voici quelques années alors qu'il jardine près du cimetière de Porrentruy: «Comme j'avais les doigts engourdis, j'avais allumé un petit feu pour me réchauffer. Une femme, qui m'a pris pour un réfugié, s'est écriée: «On vous a trop bien accueillis en Suisse!» Un autre épisode l'a durement marqué alors qu'il attend son tour à la banque. S'écartant de la queue un instant pour prendre un prospectus, un homme l'invective quand il essaie de reprendre sa place: «Ils font tout ce qu'ils veulent. On vous a tout donné!»

Des attaques qui décontenancent et qui usent, surtout après soixante ans passés à vivre et travailler à Porrentruy. «Je me suis toujours senti de trop», lâche encore le père de famille. Espérons que ce témoignage agira sur lui comme une sorte de catharsis.

Demain: basanée oui, «pute» non